

PRENUMERATA

w Paryżu i na prowincji:

KWARTALNIE... 4 fr.
 PÓLROCZNIE... 7 fr.
 ROCZNIE... 12 fr.

Zagranicą:

PÓLROCZNIE... 8 fr.
 ROCZNIE... 15 fr.

POLONIA

REVUE HEBDOMADAIRE POLONAISE

PARAISANT CHAQUE SAMEDI

ABONNEMENTS

Paris et Départements:

TROIS MOIS... 4 fr.
 SIX MOIS... 7 fr.
 UN AN... 12 fr.

Étranger:

SIX MOIS... 8 fr.
 UN AN... 15 fr.

REDAKCJA I ADMINISTRACJA — 10, rue Notre-Dame-de-Lorette, 10, PARIS — RÉDACTION ET ADMINISTRATION

PREMIÈRE LÉGENDE

A la mort de Cracus, un des premiers princes polonais de l'époque légendaire, le célèbre héros vainqueur du dragon et fondateur de la ville de Cracovie, sa fille, Wanda, prit les rênes du pouvoir.

La grande beauté de la jeune reine répondait à la beauté de son âme pure et douce entièrement consacrée à la vénération des forces célestes et à la prospérité et au bonheur de son peuple.

Jamais reine ne fut tant aimée, jamais caractère plus noble ne trouva plus parfaite incarnation. Le charme de son sourire remplissait de lumière toute la vallée de la Vistule. Ses yeux bleus avaient la profondeur et l'azur du ciel enveloppant de son manteau les sommets des montagnes polonaises; les ondes de ses cheveux blonds dorés caressaient un visage sculpté dans le marbre; la souplesse de ses gestes répondait à la souplesse des lignes de son corps; sa voix avait le son métallique des ruisseaux chantant dans les cascades de Tatra. Son front blanc et pensif reflétait toute la gloire et tous les efforts de la Pologne.

La jeune reine régnait dans son royaume et dans tous les cœurs de son royaume. Les vieillards rayonnaient à sa rencontre comme rayonne la terre ternie à l'approche du printemps. Les enfants s'attachaient à ses petites mains enfantines comme les petits oiseaux qui accourent confiants d'y trouver le bon grain. Les adolescents se prosternaient devant elle, éblouis, confus, haletants, n'osant lever les yeux. Et les hommes épiaient ses moindres signes prêts à confirmer de l'abandon de leur vie leur vénération sans bornes.

Le chant national chantait sur son luth les vertus de Wanda et les échos de ce chant résonnaient au delà des forêts et des montagnes.

* *

Ces échos arrivèrent un jour jusqu'à un prince germain du nom de Rittiger qui préparait depuis longtemps une invasion pour asservir la Pologne. Guidé d'abord par la curiosité, ce prince, déguisé en marchand

nomade, pénétra à Cracovie afin de voir. Il vit de ses propres yeux la reine divine et la flamme de l'amour jaillit dans son cœur. Rittiger changea subitement ses plans et envoya à Wanda ses nonces portant d'humbles saluts, des dons précieux et sollicitant sa grâce en faveur de ses sentiments.

La jeune reine, à l'apparition des envoyés de Rittiger, se dressa indignée.

— Le sang d'une reine polonaise ne se mêlera jamais à celui d'un Germain!

Rittiger vit rouge, ne pouvant obtenir le consentement de Wanda, il projeta de la prendre de force. Il rassembla ses hommes, ses adhérents, ses cohortes et bondit sur la Pologne, en incendiant les villes et les villages et en semant la mort et la détresse. Mais, au premier appel de Wanda, les Polonais se levèrent tous, vieillards, enfants, femmes. Exaltés par l'image de leur reine vénérée, ils vainquirent le voisin malin. L'armée de Rittiger fut décimée et son chef, dans sa rage suprême, se perça de son propre glaive.

La victoire de Wanda fut une des plus glorieuses pour la Pologne, mais cette victoire attrista l'âme noble de la reine. De tous côtés les prétendants à sa main affluèrent à Cracovie. La Pologne fut subitement menacée de nouvelles guerres — guerres avec des princes étrangers et surtout Germains qui, s'ils essayaient un refus, semblaient prêts à recourir au moyen de Rittiger.

Wanda prit une décision. Elle ne voulut pas être la cause du malheur de son pays. Elle réunit ses douze palatins, elle leur donna des ordres et des indications pour gouverner la Pologne, puis, les quittant, elle tourna ses pas vers les bords de la Vistule aimée et se jeta dans l'abîme de ses vagues maternelles.

A la première alerte, cent hommes sautèrent dans le fleuve à la recherche de la vie disparue. On ne trouva que son corps inanimé.

Pendant des années et des années, le peuple polonais, en reconnaissance, accomplit des pèlerinages au tombeau de Wanda, lui apportant une poignée de cette terre pour l'amour de laquelle elle avait préféré la mort. Ces poignées de terre forment un tertre immense qui domine la vallée de la Vistule.

Le chant national polonais chante jusqu'à aujourd'hui sur son luth :

Ci-git Wanda dans notre terre
 Qu'à un Germain elle préfère.

* *

Cette légende remonte à l'an 730. Pourtant le crépuscule des temps lointains n'a pas réussi à en éteindre le souvenir dans le cœur du peuple polonais qui, dans sa lutte séculaire contre la race germanique, considère le tertre de Wanda comme le symbole de la résistance nationale.

VENCESLAS GAŚIOROWSKI.

NOS BRAVES

Stanislas Natuski, volontaire polonais, qui, dès le début de la guerre, est accouru d'Amérique pour combattre dans les rangs français, vient d'être cité à l'ordre du jour de l'armée :

« Le sergent Natuski Stanislas, matricule 301, du 12^e bataillon chasseurs, sous officier d'une grande énergie. A pénétré dans un ouvrage encore occupé par l'ennemi et a pu rapporter des renseignements précieux. A fait preuve de la plus grande bravoure dans les contre-attaques du 28 décembre 1915 au soir. »

Ladilas Michalski, volontaire polonais du premier détachement, sergent vient d'être cité pour la **deuxième** fois à l'Ordre du jour et décoré de la Médaille militaire :

De Michalski (Ladislas), m^{le} 23517, sergent à la compagnie 5/2 du 1^{er} régiment du génie : excellent sous-officier, animé de sentiments très élevés. S'est prodigué en maintes circonstances, donnant toujours l'exemple du plus grand dévouement et de la plus ardente bravoure. Déjà blessé deux fois, le 16 mai 1915 et le 29 avril 1915, a été atteint de nouveau d'une blessure très grave, le 15 février 1916, alors qu'il observait les effets d'une explosion. Est tombé en disant : « Ce n'est rien, c'est pour la France. » (*Journal Officiel*, 25 mars 1916.)

Les Protestants Polonais

Le gouverneur général de Varsovie a statué que, dans toutes les écoles destinées aux enfants allemands et juifs, l'enseignement devait être fait en langue allemande. Mais comme il n'y avait presque pas d'enfants allemands à Varsovie, on a inscrit comme Allemands tous les enfants des Protestants polonais (Luthériens) et les institutions de la commune protestante ont été abandonnées à la merci de la germanisation.

La commune protestante considérait de son devoir de réagir contre cet abus de la force par le mémorial suivant :

« Nous avons toujours été guidés par l'esprit de tolérance et nous acceptons volontiers dans nos institutions les ressortissants des autres religions. Nous avons toujours eu des élèves catholiques dans nos écoles et des abbés viennent même y enseigner la religion catholique. A l'hôpital protestant, sur 1.620 malades, nous avions à peine, en 1914, 23 % de protestants. Dans nos écoles maternelles, sur 64 enfants 34 étaient catholiques; dans nos écoles primaires, sur 1.770 élèves des deux sexes il y avait 10 % de catholiques.

« Cet état de choses est des plus naturels : Nous nous considérons tout simplement comme les membres de la société polonaise et il nous est vraiment absolument égal si, à l'école ou à l'hôpital, nous avons affaire à un élève ou un malade catholique ou protestant, car tous deux sont également polonais et également nos compatriotes. Si on nous avait demandé, comment nous sommes arrivés à avoir une si grande tolérance, nous n'aurions pu que répondre que nous agissions selon la tradition de la nation polonaise.

« En Pologne, chacun est obligé d'être tolérant, car c'est le pays où les principes de l'hospitalité la plus grande ont toujours été appliqués pour tous. Que les brillantes pages de l'histoire de Dantzic, pleines de tolérance polonaise et de reconnaissance des citoyens pour la Pologne, leur mère, témoignent de nos sentiments. C'est la douceur des rapports avec les Protestants et avec tous les dissidents, à l'époque de Sa Majesté la République polonaise, ainsi qu'après le partage du pays, qui a éveillé dans nos cœurs cet ardent patriotisme polonais. Indépendamment de l'origine des Protestants polonais, leur nationalité polonaise est une réalité indiscutable ainsi que la part qu'ils ont dans tous les domaines de la vie nationale polonaise. Un grès difforme, orné de cette simple inscription, compréhensible seulement pour les Polonais : « Jurgens-1864 », demeure toujours le monument le plus précieux de notre cimetière protestant de Varsovie. Le Saint Collège de notre église de la capitale a l'honneur de porter sur ses listes de présidents les noms les plus notoires de la pensée polonaise : l'auteur de l'immortel document historique sur la parole polonaise, Linde; le célèbre médecin et philanthrope polonais, le Dr Malcz; l'historien de la littérature, Jenike; le célèbre artiste peintre, Gerson, et tant d'autres. La fraternité du malheur, comme ce fameux jus de Méphisto, nous a liés avec la noble nation polonaise par un nœud, qu'on ne peut rompre, dans le détroit de Sommo Sierra, sur les champs de batailles de Grochow et d'Ostroleka et plus encore dans les cachots de la citadelle varsoivienne, dans les cellules du cloître des Basiliens de Vilno et dans les mines de Sibérie. »

Petit résumé de l'histoire ruthène

Une peuplade slave, très ancienne, et sur la provenance de laquelle les historiens ne sont pas d'accord, s'établit sur les bords du Dniepr et fonda la grande ville de Kieff. Elle eut ses princes, qui guerroyaient souvent entre eux et demandaient aide aux rois de Pologne, leurs voisins. Déjà au XI^e siècle un roi de Pologne, Boleslas, dont la fille avait épousé un prince de Kieff, s'empare de la ville et remet son gendre sur le trône de la capitale ruthène. Entre tous ces princes, qui se querélaient, régnaient, se détrônaient et s'entremangeaient, il y en a un dont parlent tous les historiens : c'est Wladimir. Il baptisa son peuple et fut canonisé par le Pape de Rome.

Quand saint Wladimir régnait sur les Ruthènes, la Ruthénie était déjà un grand pays, qui s'étendait depuis le Dniepr jusqu'aux Carpates, ayant au sud le Dniestr comme frontière et au nord la Pologne et la Lithuanie. Elle possédait deux grandes villes, qui existent jusqu'à nos jours : Kieff et Lvow (Léopol). Les princes s'alliaient presque toujours avec les rois de Pologne et presque tout le temps de notre histoire les rois de Pologne épousaient des princesses ruthènes ou bien des princes ruthènes prenaient pour femmes des filles de rois de Pologne. Ainsi alliés les Polonais allaient souvent combattre les ennemis des Ruthènes et défendre leurs frontières. Outre ces Ruthènes, qui habitaient ce que nous appelons maintenant l'Ukraine, la Podolie, la Volhynie et la Galicie, il y en avait d'autres, qui se sont hasardés de l'autre côté du Dniepr, sur la rive gauche de ce fleuve en poussant même, dit-on, jusqu'à Moscou. Mais en tout cas ils n'y restèrent qu'un très court laps de temps, car les Mongols en chassèrent la plus grande partie et le reste fut englobé dans le grand empire Mongol et noyé dans l'immensité de ces hordes sauvages. Les Mongols régnèrent là, où maintenant s'épanouit Moscou, pendant plus de trois siècles.

En attendant, une partie de la Ruthénie passait sous la domination des princes Lithuaniens et le reste devenait Polonais, car le roi de Pologne Casimir le Grand était le seul et unique héritier du dernier prince ruthène, qui mourait vers 1350 sans héritiers directs. Quelques années plus tard la reine de Pologne, Hedvige, épousait Ladislas Jagellon, prince régnant de Lithuanie et la Lithuanie avec toutes ses conquêtes devenait polonaise. Et voilà comment en 1386 toute la Ruthénie était déjà polonaise, grâce à des héritages et mariages. C'est comme la Bretagne, qui devenait française, grâce au mariage de la duchesse Anne avec Louis XII.

La Ruthénie fut ainsi polonaise jusqu'au démembrement de la Pologne, c'est-à-dire jusqu'en 1792. Donc, pendant plus de quatre cents ans la Ruthénie, la Lithuanie et la Pologne furent unies sous le sceptre des rois de Pologne et c'est pour cela que jusqu'à présent les Polonais appellent souvent l'Ukraine, la Podolie et la Volhynie la — Pologne.

Pendant ce temps Moscou se détachait de son tronc Mongol et devenait principauté de Moscou, Moscovie et empire Moscovite. Comme les Allemands ont leur « Drang nach Osten », de même Moscou avait de tout temps son « Drang nach Westen » vers l'Europe. Moscou voulait de tout temps rompre ses liens, qui la reliaient aux Mongols, aux Tatares et en général à l'Asie. Elle voulait absolument devenir puissance européenne

et profitait de chaque occasion pour se rapprocher de l'Occident. Ses empereurs et ses historiens faisaient des tours de force pour prouver que Moscou est russe et slave. Ils voulaient absolument démontrer, que le berceau de l'empire russe est à Kieff et ils firent même, patron de leur empire, saint Wladimir, celui-là même qui fut canonisé par le Pape de Rome. Et pourtant Rome est l'ennemi du schisme.

Mais pour comprendre comment la Ruthénie devint Moscovite, il faut dire ce qu'étaient les cosaques et quel rôle ils jouèrent dans l'histoire russe. Les cosaques c'étaient des individus, qui, mécontents de leur pays, ou fuyant sa justice, s'installaient dans les immenses steppes des bords du Dniepr et se perdaient dans cette immensité, comme dans une mer. Ils venaient là un peu de partout, mais comme la Ruthénie et surtout l'Ukraine est plus proche du Dniepr, il y avait toujours plus de cosaques Ukrainiens. Un grand amour d'indépendance, de liberté, de vie mouvementée en plein air, d'expéditions lointaines extraordinaires et toujours très dangeuses, une fantaisie sauvage et souvent poétique joints à un courage épique, tels étaient les principaux traits de caractère de ces pirates légendaires, souvent chantés par les bardes ukrainiens. Les Polonais, toujours fanatiques de liberté, toléraient les cosaques et même un de nos grands rois, Etienne Batory, leur bâtit des forteresses tout le long du Dniepr, en les invitant à défendre les frontières de la République polonaise, ce qu'ils firent du reste avec leur hardiesse coutumière et leur bravoure proverbiale. Et tout alla bien jusqu'à la moitié du XVII^e siècle. Mais vers 1650 deux gentilshommes polonais, installés depuis peu en Ukraine, se querellent. Czaplinski enlève la femme de Chmielnicki, incendie son bien et rosse le fils de Chmielnicki en le laissant à demi mort dans la cour de la maison de son père. Chmielnicki, fou de rage, jure de se venger et ameute ses amis les cosaques. A la tête d'une armée de 100.000 cosaques, 100.000 Turcs et 100.000 Tatares il se jette contre la Pologne, qui, n'ayant jamais d'armée permanente, est prise au dépourvu. Chmielnicki remporte plusieurs victoires éclatantes, met à feu et à sang toute la Ruthénie, mais finit pourtant par être battu par les Polonais qui se ressaisissent. Il est battu, malheureusement pas écrasé. A la tête d'une armée encore assez considérable, il va offrir ses services au tsar de Moscou, qui ne demandait pas mieux que de se rapprocher de la Ruthénie et d'y contrecarrer l'influence polonaise. Et c'est depuis lors que date l'ingérence de Moscou dans les affaires ruthènes et c'est depuis lors que les tsars resserrent de plus en plus le filet, qui étouffa la liberté et l'indépendance ruthène et cosaque. Un instant Mazeppa tâche de reconquérir cette liberté, si passionnément aimée par les cosaques, mais c'est trop tard, tout sombre définitivement avec le partage de la Pologne. Moscou, dont le rêve était toujours de s'eupéaniser, devait un fameux cierge à Chmielnicki. Elle n'y a pas du reste manqué, car il est rare de rencontrer un plus beau monument, que celui de Chmielnicki à Kieff, érigé par les tsars en mémoire du plus grand ataman cosaque. Grâce à lui, l'empire Moscovite, de Mongol qu'il était, devient slave et s'appellera dorénavant empire russe car la Ruthénie se nomme aussi Russie blanche et Russie rouge.

Si la justice de l'histoire n'était pas une parfaite utopie, la Ruthénie devrait appartenir aux Polonais qui, pendant des siècles, arrosèrent du plus pur de leur sang ses terres, en les défendant contre les Turcs, les Tatares et les Mongols, mais comme il n'est plus permis au XX^e siècle de rêvasser, il me semble que la Ruthénie devrait

être tout simplement aux Ruthènes. C'est, du reste, le mot d'ordre d'un grand parti politique qui devient de plus en plus nombreux entre le Dniepr et les Carpathes et qui s'appelle — en souvenir du grand héros-martyr de l'indépendance russo-cosaque — « les Mazeppins ».

Ce 1^{er} mars 1916.

C. DE I.

BULLETIN

— En Autriche-Hongrie.

Le *Journal des Débats* du 28 mars publie la notice suivante :

« Le comte Jules Andrássy, ancien ministre de Hongrie et actuellement un des chefs des plus en vue de l'opposition au Parlement de Budapest, vient de publier dans le *Magyar Hirlap* un article au sujet du discours de M. Sazonof. Le comte Andrássy proteste contre l'intention prêtée aux empires centraux d'effectuer un nouveau partage de la Pologne. « De ce que, actuellement, pendant la guerre, nous avons divisé la Pologne en deux zones administratives, M. Sazonof infère que nous voulons partager la Pologne après la guerre. »

« Nous sommes reconnaissants à M. Sazonof d'avoir appelé notre attention sur cette question, car s'il se trouvait encore de notre côté des hommes qui ne comprendraient pas à quel degré il est important de donner satisfaction à la Pologne, en égard aux intérêts de l'Europe centrale (*Mitteleuropa*), et quelle faute on commettrait en faisant un nouveau démembrement, il suffirait pour les éclairer du discours de M. Sazonof. »

« D'autre part, d'après les *Münchener Neueste Nachrichten*, à une séance du parti chrétien-social à Vienne, le prince Aloys Lichtenstein qui, comme on le sait, est une des personnalités les plus éminentes de ce parti, aurait déclaré que le royaume de Pologne sera « intégralement annexé à l'Autriche ».

Il y a des paroles, il y a des faits. Ces faits prouvent, par des documents irréfutables, que les empires centraux, contrairement aux assurances du Comte Andrássy et du prince Lichtenstein, ont non seulement partagé la partie de la Pologne nouvellement conquise, mais ils ont exposé ces parties à une réorganisation complète, selon deux régimes différents. L'activité du pouvoir provisoire austro-allemand fait l'impossible pour unifier le terrain occupé et pour habituer les habitants aux exigences des nouvelles frontières austro-allemandes tracées au milieu de leurs terres.

— Pour les artistes polonais victimes de la guerre.

Le jeudi 30 mars aura lieu, à 2 heures 1/2 de l'après-midi, dans la Salle du Cercle de la Librairie, 117, boulevard Saint-Germain, une matinée au bénéfice des Artistes polonais victimes de la guerre, avec le concours de M^{mes} Brochard, Lena Jarecka, Mattei, Jane Franquin, Téclar et de MM. Louis Brochard, Pierre Jamette, Charles Jamette, Lucien Mainssieux, Jean Marimian et Eugène Morawski. On exécutera les œuvres de Gluck, Mozart, Chopin, Beethoven, de Busy, Fournié, etc.

Prix des places : 1 franc et au-dessus. Chaque franc donnant droit à un billet de la tombola artistique. Les lots de la tombola seront exposés dans la salle du concert.

— Conférences.

Le samedi 1^{er} avril, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle des Fêtes de la mairie du IX^e arrondissement, aura lieu, sous la présidence de M. G. Lhermitte, avocat à la cour d'appel, une conférence de M. Georges Bienaimé sur la question polonaise. Cette conférence est organisée par la Ligue Française pour la défense des droits de l'Homme et du Citoyen français.

Le Dimanche 2 avril, à 5 h 1/4 de l'après-midi, 49, rue Dulong, aura lieu une conférence de Georges Bienaimé sur « la résistance de la Pologne prussienne à la germanisation ». Cette conférence, organisée par la Fraternité de l'Ascension, sera suivie de l'exécution des chants polonais, interprétés par M^{me} Amadei-Cwiklińska, de l'Opéra de Varsovie.

— Dimanche prochain, 2 avril à 5 heures de l'après-midi à la salle d'Horticulture, 84, rue de Grenelle, aura lieu la conférence de M. le Capitaine Douay sur les soldats polonais à travers les siècles.

LA POLOGNE

dans la poésie et dans la chanson françaises

VICTOR DE LAPRADE
(1812-1882)

Resurrecturis (1)

Aux Polonais.

Pologne, encore un flot de ce sang indompté
Si bien connu du Christ et de la liberté!

Ah! jamais tes soldats, tes martyrs que je prie,
N'ont mieux conquis le droit d'avoir une patrie
Qu'à l'heure où, sans frapper et sans parer les

[coups,

Ces vaillants pour mourir se sont mis à genoux.
Non! pas même en ces jours de croisade sans

[trêve,

Où l'Occident chrétien s'abritait sous ton glaive,
Ni quand tes fils, hélas! mal payés de retour,
Sous nos drapeaux ingrats tombaient avec amour;
Ni lorsqu'au noir Cosaque ils arrachaient leur

[ville,

Jamais, en combattant, vainqueurs un contre mille,
Leur sang n'aura coulé, sous le fer ou le feu,
Plus sacré devant l'homme et plus pur devant

[Dieu!

Laisse dans le fourreau, laisse ta grande épée!
Ta résignation ne sera pas trompée;
Accepte le martyre encor jusqu'à demain.
Nous avons vu le fer à l'œuvre dans ta main;
Et tu n'es pas de ceux qu'un soupçon peut

[atteindre :

Nul ne t'accusera de ruser et de craindre,
De ne vaincre jamais que par le bras d'autrui,
Et d'insulter plus tard les sauveurs d'aujourd'hui...

Val! tu peux, une fois, prendre pour seules armes
Le deuil et la prière, et d'innocentes larmes;
Ta gloire, et tous ces morts, et la France ta sœur,
D'une ombre de faiblesse absolvent ta douceur.
Tu peux tendre au bourreau ta poitrine et ta joue,
Et porter ce gibet, et souffrir qu'on t'y cloue;
Seule et sans nul secours des peuples ou des rois,
Tu sais, quand il le faut, descendre de la croix.

Oppose un jour, sans honte et sans fierté vulgaire,
Les armes de la paix à celles de la guerre;
Enseigne aux opprimés de ces coups de vertu
Par où l'on est vainqueur sans avoir combattu.

A toi de nous montrer, victime obéissante,
L'éternité du droit et la force impuissante,
Et l'essor de l'esprit qu'on ne peut étouffer,
Et la vigueur de l'âme usant celle du fer.

Quelle arme les vaincra, ces sublimes rebelles?
Pour unique arsenal ils ont pris leurs chapelles.
Nourris du Dieu martyr, à ces combats nouveaux
Les hommes s'avançaient plus doux que des

[agneaux;

Calmes sous la menace et sans cris de furie,
Opposant aux canons un seul mot : la patrie!
A pas lents, comme on suit le dais et l'ostensoir,
Dans une ville en fête escortés jusqu'au soir,
Ils marchaient; ils chantaient, pareils à des

[Lévites,

Attendaient, à genoux, les balles moscovites,

(1) *Poèmes civiques*, Didier-Perrin, éditeurs.

Amis et ennemis de la Pologne, tous trafiquaient de la nation polonaise. Cette république était, en quelque sorte, à l'encan, et nul ne se faisait scrupule d'en arracher un morceau pour payer la complicité d'un allié ou la complaisance d'un adversaire.

ALBERT SOREL. (*La question d'Orient au XVIII^e siècle.*)

Offrant à l'ennemi, d'un geste solennel,
Leurs cœurs pleins de pardon et d'amour fra-
[ternel.

Ces cœurs de citoyens égorgés sans murmure,
Voilà de tous les droits la plus solide armure!
Vous l'avez reconquise, et nous la garderons,
La force qui dans Rome a vaincu les Nérons,
La force des enfants et des vierges sereines,
Dont les lions léchaient les pieds dans les arènes,
Dont l'innocent regard lançait une terreur
A tenir hésitant le tigre et l'empereur.
Vous aussi, vous saurez vaincre par le martyre
Du glaive et du poignard la trempe se retire;
Leur fer va se briser, s'il frappe, une autre fois,
Sur vos fronts revêtus du signe de la croix.

L'Europe, où retentit le tocsin des alarmes,
O Pologne! attendait un éclair de tes armes.
Au bruit de nos canons, les peuples en éveil
Avaient pris ton repos pour le dernier sommeil.
Mais va! dans nul combat, ô fière Varsovie!
Ton sang n'a mieux prouvé ton indomptable vie;
Jamais ton noble espoir, qui sait se contenir,
N'a d'un plus ferme élan bondi vers l'avenir.
Le Christ aux nations donne une âme éternelle.
Pas de joug assez lourd, d'armée en sentinelle,
De rocher sépulcral, scellé comme le tien
Que ne brise, à son heure, un vrai peuple chrétien.

Moi, je sens qu'un écho de cette sombre fête
A dans l'humble chanteur suscité le prophète :
De ces illustres morts naîtra la liberté;
Chaque goutte de sang a sa fécondité.
Lève-toi du cercueil, dans ta vigueur première,
Lazare aimé du Christ, et revois la lumière!
Rejette le linceul et l'esclavage étroit,
Car tu n'as pas douté de Dieu, ni de ton droit.
Vous vaincrez! J'en atteste, ô soldats pacifiques!
La terre où de vos os vont germer les reliques,
Et les premiers martyrs, ces vaincus immortels,
Par qui le Fils de l'Homme a conquis les autels.
J'en atteste la croix debout au Colisée;
L'arbre survit encore à la hache brisée.
Vous vaincrez par l'exil, par ses maux infinis;
Vous vaincrez par la mort et serez rajeunis.
Tant qu'un sang généreux jaillira de vos veines,
Portez donc votre espoir au niveau de vos peines.
La Patrie est vivante et prête à reflourir,
Lorsque les citoyens savent si bien mourir.

Ah! ce sang est versé pour notre Europe entière!
Entre les cœurs chrétiens il n'est pas de fron-
[tière.

La Liberté, qu'on souille et qu'on étouffe ailleurs,
Aura pour vous des jours et des soldats meilleurs.
Vous avez fait pour elle, ô morts sans repré-
[sailles,

Plus en ce jour de foi qu'en dix ans de batailles.
La Vierge qu'insulta notre cynique ardeur
Retrouve enfin, chez vous, sa divine pudeur :
Grâce à vous seuls, le monde a pu la revoir telle
Qu'il adorait du Christ cette fille immortelle,
Blanche, et douce, et paisible en son chaste
[maintien.

N'ayant jamais versé d'autre sang que le sien ;
Telle que, dans le cirque, à la mort entraînée,
En face des Césars et de Rome étonnée,
Rayonnante, on la vit, pour ses dogmes nouveaux,
Recruter des martyrs jusque chez les bourreaux.

J'aime à la voir, ainsi, triomphant d'elle-même,
N'ayant courbé son front que sous l'eau du bap-
[tême,

Fièvre devant les rois, humble dans le saint lieu...
Je n'ai compris jamais la liberté sans Dieu.
Va! la tienne a, pour vaincre une force usurpée,
La croix qui la défend aussi bien que l'épée,
Et l'essaim des martyrs qui jaillit de ton flanc,
Pologne! et ton nom pur comme ton aigle blanc.
Dans nos jours incertains semés de lueurs som-

[bres,
Où le devoir lui-même est environné d'ombres,
Où le droit, orageux et qui déborde encor,
Roule tant de limon, hélas! avec tant d'or.
Toi seul, peuple martyr, dans la noire mêlée,
Gardas sous l'œil de Dieu ta cause immaculée.
Hormis tes oppresseurs, frappés dans leur orgueil,
Jamais ta liberté ne mit la terre en deuil;
Jamais un droit ne fut, sur des têtes royales,
Offensé par ton droit et tes armes loyales;
Jamais ta noble main n'aiguïsa le poignard;
Jamais des vils poisons tu n'as pratiqué l'art;
Jamais tu n'as frappé dans l'ombre et par derrière,
Et fait de l'amitié la ruse meurtrière,
Et parjure, à l'abri d'un encens odieux,
Dépouillé les autels en saluant les dieux...

* * *
Poursuis donc, sans faiblesse et sans vaine utopie,
Et tiens ta cause à part de toute cause impie;
Toujours prête à tenter d'héroïques hasards,
Mais ne croyant pas plus aux tribuns qu'aux Césars.
Ils ont tous, en flattant une race opprimée,
Leurs projets tortueux et leur double pensée...
Ne risquez point l'honneur à ce funèbre jeu,
Ne comptez que sur vous, Polonais, et sur Dieu.
Mais vous n'êtes pas seuls livrés aux rois con-

[traies,
Partout, à votre insu, naissent pour vous des frères;
D'invisibles amis, avec vous conjurés, [sacrés!
Sans ligue et sans complot, forment des nœuds
Tous ceux dont votre exemple a retrempe la fibre,
Qui, sous un front chrétien, portent une âme libre,
Et font par leurs mépris, calmés et désarmés,
Envier aux tyrans le sort des opprimés.

* * *
Oui, loin des parvenus et des foules stupides,
L'honneur, à petit bruit, peuple des Thébaidés;
On y saura garder le culte qui se perd,
Et des hommes, un jour, sortiront du désert...
Croyez-en le poète, ami de ces retraites,
Qui lit avec son cœur dans les choses secrètes,
Qui pareil aux oiseaux, du fond des horizons
Voit poindre la beauté de futures saisons;
Qui dans l'âme et la plante, à sa voix fécondées,
Entend courir la sève et sourdre les idées;
Qui, même en un cachot, saurait dire, à coup sûr,
S'il se forme un orage, ou si le temps est pur.

* * *
Je vois, j'entends au loin, dans la sphère des âmes,
Grandirets'approcher des rumeurs et des flammes,
S'amasser pour demain, en un ciel sans courroux,
Les foudres de l'esprit qui combattront pour vous!
Tôt ou tard la justice à ce monde s'impose;
Un vengeur imprévu naît à la sainte cause.
Peut-être que, ce soir, au milieu des éclairs,
Un autre Labarum paraîtra dans les airs...
Et le bourreau lui-même, étonné de sa chute,
Tendra sa main sanglante au Dieu qu'il persécute;
Et brisant le sépulcre où dort la liberté,
Le grand peuple martyr sera ressuscité.

1861.

REVUE DE LA PRESSE

Marius Leblond dans « Paris-Midi » du 24 mars fait des remontrances aux Polonais sans mandat, tergiversant auprès des chancelleries :

« Là le jeu des Polonais n'est pas toujours assez net, assez adroit, ni, pour tout dire en un mot, assez franc. Nombre d'entre eux, trop agités — disons de suite qu'ils y ont plus que des excuses : des droits, car, lâchement, l'Europe du XIX^e siècle les a par trop négligés, sacrifiés, enterrés — vont à droite et à gauche et discréditent dans les chancelleries leur magnanime nation par des tergiver-

sations où il entre du bluff et quelque chantage. Boussole affolée! D'un ton affectant le détachement aigri, ceux-là disent (je ne plaisante pas : hélas! que de publications le précisent, avec cartes à l'appui : « Donnez-nous tout ce que nous demandons, toute la liberté, toutes les libertés, tout notre territoire, tous nos territoires, y compris Dantzig, Odessa et la Crimée, tous les avantages économiques... sinon nous serons retournés contre vous, l'Allemagne tirera de nous 800.000 hommes qui n'étant pas tous très conscients, marcheront vigoureusement contre vous. Voir Bartek, le vainqueur de 1870. » Ces oraisons — c'est ce dont je tiens à avertir les autres — ont produit en haut lieu le pire effet de cacophonie. Mauvaise tactique, médiocre langage vis-à-vis des Français qui savent déjà combien de milliers des leurs sont tombés pour la liberté de l'Europe, beaucoup plus encore que pour l'Alsace-Lorraine, et qui ne savent pas encore ce que leur réservera au juste le traité de paix.

« J'en conviens : les chancelleries ne devraient pas se laisser égarer par ces agités. Elle, la presse française qui, en général est magnifiquement solidaire des Polonais — Albert Milhaud au *Rappel*, Waleffe à l'*Œuvre*, Paul Adam à la *Dépêche* et à l'*Information*, Hervé et Bienaimé à la *Victoire*, Clémenceau, J.-H. Rosny aîné à la *Vie*, les *Débats*, Charles Richet, plusieurs à la *Revue Hebdomadaire*, qu'd'autres après les livres forts des Bernus, des Moysset, des Sarrazin! — ne se laisse pas déconcerter pour si peu. Nous savons trop comme la France aussi est mal représentée à l'étranger par ses émigrés! Que de fois avons nous pesté à Berne ou à Zurich de la voir « défendue et illustrée » par quelque natif de Paris portant en allemand le nom de Reuvar ou de Loup ou de quelque autre animal et allant de ville en ville conférer sur les chefs-d'œuvre de notre littérature ou sur les principes de notre politique; mesquin, trop petit ou trop long, demi-piteux, demi-glorieux, bavard et grisailant, gesticulatoire et par ailleurs inquiétant fort les hôteliers par l'indigence de son bagage, car le hère n'avait guère plus emporté avec lui de linge que d'authentique esprit français.

« Donc jugeons de la Pologne, non d'après ces messies errants sans mandats, mais d'après ceux qui souffrent en ce moment en Pologne infiniment plus encore que les Belges en Belgique et qui méritent de l'univers entier : jugeons d'après cette Pologne contemporaine admirable de discrétion autant que d'endurance, aussi grande que son passé héroïque et chevaleresque. L'Europe se doit à elle! sans réserve! »

Oui, — mais pourquoi prête-t-on l'oreille aux messies errants nullement autorisés d'être les ambassadeurs de la Pologne?

RÉPONSES DE LA RÉDACTION

Un ami de « Polonia ». Il nous est malheureusement impossible de satisfaire à votre désir. Les morceaux de musique que vous demandez sont édités à Varsovie et toutes les relations avec les librairies polonaises sont coupées. Mais nous vous conseillons de vous adresser directement aux artistes qui ont exécuté ces morceaux à Lyon. Ils ne vous refuseront pas de vous fournir une copie : M^{me} Amadé-Cwiklinska, 13, rue Czernowitz Paris XVI et M. Lubelski, 7, rue François-Coppée, XV.

Un grincœur. Non, Monsieur, vous vous trompez. Si nous considérons de notre devoir de rectifier les erreurs qui, trop souvent, confondent la nationalité polonaise avec la nationalité russe, ce n'est pas pour outrager ou dédaigner cette dernière. Si on vous disait que vous êtes Anglais, certainement, malgré toute votre amitié pour la Grande-Bretagne, vous ne manquerez de protester. Ne vous étonnez donc pas si nous autres Polonais en faisons autant.

Monsieur Henri F. La quantité de noms polonais ayant une origine allemande a deux causes. 1° Il y eut depuis les temps les plus reculés une très grande immigration allemande en Pologne. Ces Allemands d'autrefois, petits artisans ou commerçants, s'installaient dans les villes polonaises et, grâce à la liberté du régime, ils se polonisaient dès la première génération. Leurs descendants d'aujourd'hui ne manquent d'aucune qualité ni d'aucun défaut polonais. 2° 90 0/0 des Israélites polonais ont des noms allemands. Après le partage de la Pologne, les gouvernements prussien et autrichien, s'empressèrent de doter de noms la population juive; car jusqu'à la fin de XVIII^e siècle, les juifs en Pologne n'avaient pas de noms et conservaient leur ancienne coutume de se distinguer par leur prénom auquel ils ajoutaient celui de leur père. Ils s'appelaient : Moïse fils de Abraham ou Abraham fils de Jacob, etc. Cette dénomination générale de la population juive n'a pas été exempte d'abus. Quelques riches commerçants israélites, moyennant un grand pot de vin, purent obtenir un nom plus ou moins sonore, mélange bien boche de montagne et d'or, d'aigle et de poisson, de lion et de pierre, les plus pauvres devaient se contenter d'un nom quelconque, et les misérables de noms souvent ridicules ou obscènes. Par la suite, un très petit nombre de Juifs polonais ont réussi à se débarrasser de leur enseignes parfois trop embarrassantes. Ce qui avait créé des com-

plications bizarres. Par exemple à Cracovie, il existe trois frères. Le premier s'appelle Feintuch, le second s'appelle Szarski, le troisième Zawiejski. Dans le Royaume de Pologne, les prescriptions du gouvernement russe, très sévères jusqu'à ces derniers temps, s'opposaient à toute slavisation des noms des Israélites polonais, malgré les efforts assidus de ces derniers. On n'a donc pas le droit de reprocher à la population des juifs polonais d'être d'origine allemande, mais on doit les plaindre comme victimes de la germanisation.

Une amie dévouée de la Pologne. — Les proverbes ne sont pas toujours des extraits de la sagesse des nations. Est-ce un proverbe? Il y a « soûl comme une grive », il y a aussi « soûl comme la bourrique de Robespierre »; mais, soûl comme un Polonais est certainement un malentendu. Nous connaissons trois versions sur l'origine de cette expression si peu flatteuse pour nous. La première version dit : Le quartier entre le parc Monceau et la gare Saint-Lazare portait jadis le nom de la Petite-Pologne dû au campement temporaire dans ce passage d'une ambassade polonaise. Le quartier de la Petite Pologne fut longtemps un des plus malfamés. Les habitants étaient appelés les « Polonais » comme aujourd'hui les habitants de Montmartre sont appelés Montmartrois. C'est la mauvaise conduite de ces Polonais Parisiens qui nous a valu ce compliment douteux. La seconde version nous explique, qu'à la veille d'une bataille, Napoléon a permis à ses soldats de se distraire un peu avec « le pinard » d'autrefois. On n'avait pas manqué d'en abuser. L'alerte sonne et le régiment chancelle, seuls les troupes polonaises se tiennent ferme. Bonaparte tombe sur les généraux et s'exclame furieux : « Soyez soûls comme les Polonais! » — C'est à dire, buvez tant que vous voulez, mais ne perdez pas la boussole. La troisième version date du temps d'Auguste II, le fameux roi de Saxe qui fut aussi roi de Pologne et dont les mœurs ont une triste célébrité dans l'histoire. Auguste fut l'objet d'une épître de Frédéric II :

Lorsque Auguste buvait, la Pologne était ivre;
Lorsque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cythère et tout suivit la cour.
Quand il se fit dévot ardent à la prière,
Le lâche courtisan marmotta son bréviaire.

Voltaire s'empressa de répondre à Frédéric II :

Un grand homme du temps a dit dans un beau livre :
Quand Auguste buvait, la Pologne était ivre.
Ce grand homme a raison : Les exemples d'un roi
Feraient oublier Dieu, la nature et la loi
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.

Comme la bonne mémoire n'est ni une qualité d'hier ni une qualité d'aujourd'hui, et comme chacun s'empressait de se vanter de savoir quelque chose sans le savoir à fond, on répète à tort et à travers le commencement de l'épître de Frédéric pensant y trouver la confirmation de la sentence accusant d'ivrognerie une nation qui boit de l'eau et de l'hydromel.

Album des Polonais dans l'Armée française

Notre numéro, hors série, de POLONIA-NOËL est entièrement consacré aux Polonais dans l'armée française.

Couverture en deux couleurs exécutée par l'éminent artiste, M. Korab-Mercère. — 36 pages de texte inédit sur papier couché. — 206 illustrations contenant, outre des scènes militaires, plus de 1.500 portraits. — 7 dessins de M. Korab-Mercère. — 1 chromo-lithographie de l'étendard des Volontaires polonais.

En vente dans toutes les librairies et à l'Administration de la revue *Polonia*, 10, rue Notre-Dame-de-Lorette.

Prix : 3 francs. — Franco, 3 fr. 30 cent. — Etranger, 3 fr. 50.

— En vente à l'Administration de « POLONIA » :

- 1) L'Hymne National Polonais, musique et paroles, 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.
- 2) Le Chant National Polonais, *Boże, coś Polskę*, musique et paroles, 0 fr. 50; dix exemplaires, 4 fr.
- 3) Neuf cartes historiques de la Pologne en sept couleurs, 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50.
- 4) « La Question polonaise », par Joseph de Lipkowski, édition en français et anglais ensemble, avec une série de cartes historiques, 3 fr. 50; franco, 4 fr.
- 5) Le prochain Congrès de la paix et la question polonaise par Joseph de Lipkowski édition en français et en anglais ensemble, avec une carte ethnographique, 2 fr.; franco 2 fr. 25.
- 6) Les reproductions des compositions de Jan Styka, « La Mort de Szuyski » et « La France délivrant la Pologne et la Belgique », 1 fr. pièce; franco, 1 fr. 20.
- 7) La carte postale avec l'Aigle blanche, lithogr. en cinq couleurs, 10 pièces, 1 fr.; franco, 1 fr. 20.
- 8) La carte postale avec l'Étendard des Volontaires Polonais dans l'Armée Française, chromo en six couleurs, 10 pièces, 1 fr. 25; franco, 1 fr. 50.

ZIEMIE POLSKIE

Względna cisza zimowa na froncie, na Ziemiach polskich, zdaje się być na czas dłuższy przerwana. Wojska rosyjskie ponawiają ataki na północy, od strony Dyneburga, i Jakobstadu, i na południu, od strony Dniestru, a nawet w środku linii bojowej, w kierunku Wilna, i to z powodzeniem dla swego oręcza. Linja bojowa na Ziemiach polskich rozpala znów ogień armatni, zapowiada, być może, poważniejsze w skutkach starcie.

— W « Neue Freie Presse » z 5 b. m. czytamy, że, według podanej przez « Dziennik Cieszyński » wiadomości, do namiestnika Galicji, generała von Colarda, przybyła do Białej z sąsiedniego Bielska delegacja rady miejskiej i że w gruncie umotywowanym memorjałe przedłożyła mu potrzebę rozszerzenia granic Śląska austriackiego, oczywiście, kosztem przylegających do niego terytoriów galicyjskich. Według życzeń Niemców bielskich, miałyby mianowicie być odłączone od Galicji i przydzielone do Śląska cieszyńskiego miasta Biała, Oświęcim i Żywiec wraz z całym obszarem ziemi aż do ujścia Soty.

Tyle wspomniana gazeta.

Widocznie Niemcy śląc się wierzą już w pewność zwycięstwa mocarstw centralnych i są przekonani, że nastąpi potem przyłączenie Galicji do jakowejś części Królestwa Polskiego. Dlatego chcieliby jeszcze prędko przedtem « uszczknąć » z Galicji potrzebny im do ich ekspansji kawał ziemi galicyjskiej.

— Polscy biskupi wystosowali poufny apel do Papieża, ażeby tenże stanął w obronie jedności Polski, wobec zamiarów anektowania przez Niemcy i Austrię ziem polskich. Tak proponowana przez Niemcy autonomja, która jest równorzędną z protektoratem, jakoteż zamierzona przez Austrię aneksja — ma jedynie na celu zwiększenie liczby wojsk austriacko-niemieckich. Biskupi polscy proszą przeto Papieża, ażeby użył swego wpływu na cesarza Wilhelma i Franciszka Józefa, celem powstrzymania ich od wszelkich kroków w sprawie przyszłego losu Polski, dopóki pokój nie nastanie i sprawy te nie staną się przedmiotem konferencji pokojowej.

— Korespondent *Gazety Polskiej* podaje bliższe szczegóły o rozwiązaniu Wydziału Oświecenia przez władze niemieckie w Warszawie. Wydział ten kierował nie tylko całym szkolnictwem polskim średnim i wyższym, lecz zajmował się również organizacją politechniki i uniwersytetu. Między nim a władzą niemiecką były już od dłuższego czasu pewne zatargi. W dn. 14 lutego, zjawił się komunikat, w którym władza zawiadamia, że, postanowiwszy rozwiązać Wydział Oświecenia, chce utworzyć komisję szkolną z 10-ciu członków, zatwierdzanych, na propozycję zarządu stołecznego miasta Warszawy, przez prezydenta c. k. policji, von Glasenappa. Komitet obywatelski jednak « nie zgodził się na takie postawienie rzeczy — brzmi komunikat urzędowy — i komisja szkolna nie powstanie ». Wszelkie czynności, sprawowane przez Wydział Oświecenia, przechodzą na prezydenta policji, von Glasenappa zgodnie w podpisaniem przez niego rozporządzeniem, które w odnośnym ustępie brzmi: « Urządzenie nowych szkół i wszelkiego rodzaju kursów, urządzenie egzaminów dla nauczycieli, udzielanie świadectw, mianowanie i dymisjonowanie nauczycieli i wprowadzenie nowych sposobów nauczania należy odąd tylko do mnie ».

— **Dla Ofiar wojny w Polsce.**

Ostatni wykaz Komitetu Generalnego niesienia pomocy Ofiarom wojny w Polsce stwierdza, że, do dnia 31 grudnia, 1915 roku, wpływy, otrzymane ze wszystkich krajów, wyniosły 6,545.479 fr. 67 cent. — a w tej summie darów, pochodzących ze Stanów Zjednoczonych

3.957.006 fr. 70 cent. i 2.700 dolarów, — czyli, że składki Rodaków naszych w Ameryce wyniosły dwie trzecie wszystkich ofiar razem wziętych.

Liczyby te przynioszą zaszczyt naszym Braciom amerykańskim i są niejako symbolem poczucia ich łączności z Ziemią ojczystą.

— Warszawę dręczy okrutna drożyzna wszelkich artykułów żywności. « *Deutsche Warschauer Zeitung* » podaje następujące sprawozdanie z targów miejskich. Sprawozdanie to dla osób, mających pojęcie o cenach produktów w stolicy Polski w przededniu wojny, starczy za najbardziej alarmujący artykuł:

« Przeciętne ceny żywności w Warszawie w ciągu tygodnia od dn. 23 do 28 stycznia 1916 r. wyniosły: za funt mięsa wołowego 0.80—0.90, cielęciny—0.85—0.90, wieprzowiny—1.00—1.10, baraniny — 0.85—0.90, kury po 2—4 rb. za sztukę, kaczkę — 2.50—5.00 rb., masło — 1.10—1.90 za funt, jaje po 11—13 kop. za sztukę, słonina—1.45—1.55 za funt, sól — 7—8 kop., ryż — 50—70 kop., kasza perłowa — 30—40 kop., garncie ziemniaków 20—25 kop. »

— Psie mięso. « *Kurier Warszawski* » donosi, że niemieckie władze wojskowe rozkazały bydłobójcom warszawskim przyjmowanie do zabijania i ćwiartowania... psów! Mięso psie, będące w instynktownej odradzie u ludu polskiego zostało zaprowadzone przez słynących ze zjadania psów, Niemców. Koninę obocznie podźwignięto na wyższy stopień wykwinętego mięsa jadalnego.

— Polityka eksterminacyjna rządu pruskiego wobec Polaków już się rozpoczęła. W Warszawie już niemieckie władze zakazały tranzakcji gruntowych na korzyść Polaków w Królestwie. Niebawem zaczną się rugi Polaków, a co będzie wtedy, gdyby przypadkowo Niemcy zwyciężyły, to Bóg jeden wie.

— **Pierwsza matrykuła Uniwersytetu warszawskiego.**

« Ziemia Lubelska » przytacza kopję pierwszej matrykuły, wydanej pierwszej lubliniance studentce uniw. warszawskiego:

Quod felix faustumque sit

Za rektoratu

Józefa Brudzińskiego

doktora medycyny

Cholewińska Helena

po złożeniu przyrzeczenia uroczystego, iż gotowa jest: posłuszną być przepisom uniwersyteckim, okazywać władzom akademickim i profesorom poszanowanie, przykładać się pilnie do studiów obranych, a poza uniwersytem prowadzić się moralnie i z godnością, przyjętą została do grona obywateli akademickich Uniwersytetu Warszawskiego i, jako dowód otrzymała, tę matrykulę opatrzoną pieczęcią Uniwersytetu i własnoręcznym podpisem Rektora.

(podpis) J. Brudziński.

Warszawa, d. 30 grudnia 1915 r.

Pieczęć: w środku Orzeł Biały,

dokoła napis:

Uniwersytet Warszawski MCMXV.

OPINJE POLSKIE

Grupa marksistów rosyjskich wydała książkę p. t. « Samoobrona », w której zastanawia się nad swoją dotychczasową orjentacją filozoficzno-socjologiczną. O tej książce znany publicysta rosyjski, p. Mikołaj Berdiajew, napisał dłuższą recenzję, którą znów poddała analizie « *Sprawa Polska* ». Oto ważniejsze ustępy tej nadzwyczaj ciekawej dyskusji:

« W doktrynie marksowskiej, — pisze p. Berdiajew — nie przewidziano miejsca dla ojczyzny, nie uznano tam narodowości za jakąś wartość. Jest to nauka zupełnie międzynarodowa, kosmopolityczna. Według niej, solidarność klasowa jest głębsza i trwalsza od związku narodowego, a więc proletariatu niemieckiego bliższy jest rosyjskiemu, niż klasy mieszczańskie rosyjskie.

« Wojna zburzyła tę doktrynę. Socjalizm międzynarodowy umarł. Instynkty narodowe okazały się silniejsze od doktryn klasowych. Ale wyrzec się doktryny nie jest tak łatwo. Wzru-

szejący widok, — pisze p. B. — wywołują ci rosyjscy marksści, którzy kochają ojczyznę a nie mogą pogodzić uczuć z doktryną. Nie mogą zdecydować się na obronę ojczyzny i szukają szczególnych dla tego kroku usprawiedliwień. Szukają dowodów, że zwycięstwo Rosji będzie z korzyścią dla klas pracujących. Tak to wygląda, mówi p. B. — jakby ktoś uznawał miłość pięciową dlatego, że wpływa korzystnie na rozwój umysłowy. Autor ubolewa, że inteligencja rosyjska walczy wewnętrznie na tak elementarnym stanowisku dlatego tylko, że brak jej bezpośredniości umysłowej, że zatruto jej źródła miłości ojczyzny. Stwierdzenie bezpośrednio narodowości, jako bytu organicznego, wydaje się jej czemś podejrzanym, prawie niemoralnym.

« Umysły, tak nauczone rzecz traktować, myślą kategorjami socjologicznymi w sposób oderwany. Tymczasem pierwiastek narodowy jest pojęciem konkretnie historycznym, nie zaś socjologicznym i gospodarczym. Nie są w stanie pojąć niczego realnie w sposób syntetyczny; żywych ciał dla nich niema, są tylko kategorie logiczne, rozsiane pojęcia abstrakcyjne. Nie widzą swego narodu, jako ciała żyjącego, mającego swój los i grającego rolę w świecie; widzą tylko grupy socjalne, z ich interesami. Dla takiego umysłu nie może istnieć np. kwestja misji narodu. I kochać trudno coś oderwanego, jakąś ekonomiczną kategorię; kochać można coś żyjącego indywidualnie.

Dla p. Berdiajewa wzruszający jest widok doktrynerów, zapierających się swego uczucia, ale gdy czytamy jego naukę, to nas znowu wzrusza dramatyczny wprost widok, że w czasie wielkiej wojny, kiedy trzeba działać za instynktem i tylko działać, myśliciele pouczają muszą inteligencję swego narodu prawd tak elementarnych. Możemy współczuć, bo sami mamy podobną sytuację, może na wyższym poziomie, w sprawach bardziej skomplikowanych, ale podobną. Musimy także pisać o elementarnych rzeczach, o tem, co to jest polityka, czyn, prawda żywa, a co to jest gest i frazes, co interes, a co uciecha estetyczna.

« Interesy klas — pisze p. B. — nie mogą być brane w oderwaniu od interesów Rosji. Naród jest istnością nieskończenie realniejszą, niż jedna cząstka jego, klasa. Nie było klas, był naród, nie będzie klas — będzie naród. Kwestja narodowości nie jest sprawą moralną sprawiedliwości, ale faktem indywidualności. Moralistyczne stanowisko, wobec tajemnicy bytu indywidualnego, nie ma sensu. Uznanie indywidualności nie przeczy uznaniu uniwersalności. Ludzkość bez składników indywidualnych jest pustą abstrakcją.

« Czas już najwyższy — pisze p. B. — zlikwidować oświecony racjonalizm nauk socjalistycznych i utopji i zwrócić w zrok na tajemnicę, pierwiastka irracjonalnego, jaką zawiera indywidualność w dziejach. Wystarczy stwierdzić, że obrony ojczyzny wymagają uczucia aby tę potrzebę uznać. Patryjotyzm nie wymaga żadnych usprawiedliwień.

« Co do wzorów, jakie socjaliści tutejsi widzą w socjal-demokracji niemieckiej, autor stwierdza, że partja ta poszła na służbę do imperjalizmu niemieckiego. Świat socjalistyczny, nie mając wysokiej kultury i swojej świadomości cywilizacyjnej, przystosował się do świata burżuazyjnego. I zaczął się rozkład ideowy.

« Narodowi — kończy autor — potrzebny jest proces twórczy, ideowy, nie w tak elementarnym zakresie, jak w owym zbiorze « Samoobrony »; trzeba natchnienia na wielkie czyny. Potrzebne są idee pozytywne, aby naród mógł przebyć z godnością próby dziejowe; odpowiedzialności bowiem za naród nikt z siebie zrzucić nie może.

« Czytając te słowa, nie możemy sobie powiedzieć, że u nas, w Polsce, tych elementarnych zagadnień już niema. Ta sama choroba umysłowa jest, tylko przybiera różną postać. W Polsce nie było podatnego gruntu dla idei kosmopolityzmu; prawda życia zbytnio się narzucała, jak potrzeba oddechu u człowieka dlażwionego; trudno było Polskę namawiać do zacierania swojej indywidualności, gdy za nią w tym kierunku inne siły pracowały. Polacy przeto mają w kulturze zachowany w świeżości zmysł ustrojowy, który, przy najwzruszającym nawet oświeceniu, daje im radość życia, wyrażającą się w żywym optymistycznym patryjotyzmie.

« Ostatnimi czasy, prąd odrodzenia narodowego dał się uczuć w masach ludu polskiego tak silnie, że ustąpił przed nim kosmopolityzm socjalistów. Stało się to w ten sposób, że socjaliści, w obawie o swój wpływ, wskoczyli na « platformę » narodową i postanowili opanować lud za pomocą robót barwy patryjotycznej. Wielu socjalistów

nie wytrzymało gry i poddało się sercem dążeniom narodu. Była to jednak ich sprawa osobista; obóz, organizacja, jak się ujawniło zwłaszcza w Galicji, robi na chłodno w tem przebrań robotę polityczną swojej partji z doskonałą buchalterją podwójną.

« O przeciwstawności kosmopolityzmu socjalistów prądom narodowym na tle pojęć nie można w Polsce mówić, socjalizm bowiem, jako szkoła filozoficzna, od dłuższego już czasu, nie nie reprezentował; była to ekspozycja czysto polityczna, nie mająca oprócz hasła, nie do powiedzenia, nie pracująca nad sobą ani umysłowo, ani moralnie, nie szukająca nawet na tem polu popisu. Przerzucenie się socjalistów do patryjotyzmu formalnego nie powodowało żadnych wstrząśnień, było bowiem manewrem taktycznym, nie porwało nawet stosunków z metropolją organizacyjną w państwach centralnych, którym właśnie ta zmiana taktyki była potrzebna.

« Jeżeli socjaliści niemieccy, jak stwierdza p. Berdajew, poszli na służbę do swej burżuazji, a z nią do imperjalizmu niemieckiego, to z nimi znowu poszli i socjaliści w Polsce, od tamtych uzależnieni organizacyjnie i ideowo. Przywdzianie konfederatki odbyło się w porozumieniu organizacyjnym, jako manewr taktyczny. I stąd cała orientacja filogermńska w Polsce, posługująca się maksymalnymi hasłami bez żadnego związku z treścią realną, życiową.

« Polska, jako ważny teren w Europie środkowej, stała się przedmiotem szczególnej troski imperjalizmu niemieckiego. Ten teren trzeba było przedewszystkiem dezorganizować tak, aby o odbudowie Polski nigdy mowy być nie mogło. Plany imperjalistyczne Niemiec wykonywała z jednej strony dyplomacja niemiecka, a z drugiej organizacje zjednoczone szerzenia kosmopolityzmu, walki klas i ich solidarności międzynarodowej.

« My tak to widzimy. I dla tego tak głęboki i zasadniczy jest konflikt między twórcami Polski organicznej, żywej — a szermierzami Polski fałszowanej, komponowanej na maksymalne hasła, ale z zarodem śmierci w piersiach. Dla tego ten spór bywa tak niezrozumiały, że większość motywów tego, co po tamtej stronie się robi, jest niemożliwą do ujawnienia i przeważnie masom współdziałającym, socjalistom i wszelkim postępowym ich sympatykom nie jest znana. Świadomość ich zbyt elementarna, nie wysoka w kulturze, a zabita w intuicji, nie jest zdolną tych motywów ogarnąć.

« Jeśli socjaliści niemieccy sami nie wiedzą, dokąd ich konsekwencje zanoszą i nie zdają, sobie sprawy, że są w tej wojnie kozactwem państwa militarne i zaborczego, to tem mniej wiedzą o tem, co robią socjaliści polscy, unoszeni ponadto manjerą uczuciowego traktowania symbolów.

« Walka pozornie toczy się o formy, o sposoby zbawienia Polski; faktycznie walka toczy się o to, czy Polska wogóle ma żyć, czy ma być podstępnie, w sposób spiskowy, zamordowana.

« Tu się widzi, że w nowożytnym społeczeństwie inteligencja nie może sobie pozwalać na dowolny stosunek do życia, na doświadczenie go doktrynami i na manjactwa samobójcze. « Samobrona » bowiem nie tylko w czasie wojny jest potrzebna, a najważniejszą jej twierdzą jest samowiedza. Gdy tę damy sobie uwikłać wrogom, na nasz byt czyhającym, zapanują nad nami i włożą na nas kaftan swojej cywilizacji, jak na warjatów.

« Wzruszający jest, być może, widok inteligencji, z takim trudem przez naród wychowanej, gdy ta się namyśla, czy nie lepsza byłaby klęska dla narodu. Dyskusja z nimi filozoficzna jest bardzo interesująca. Ale gdy się wie, że to jest wyłom w narodzie, że świadomością uczyniony przez obce siły wyższej kultury, to się widzi w tem nie piękno naiwności, ale tragizm.

« Tereny umysłowości rosyjskiej, podobnie jak Polska, przygotowywane były do podboju rozkładem wewnętrznym. I myśmy dyskutowali na tematy filozoficzne i aniśmy się spoztrzegli, kiedy żywioły obce opanowały nasze centry mózgowie i sięgały po cugle naszej woli życia. Opamiętaliśmy się wczas.

« Musimy błogostawić wojnę ze wszystkimi jej nieszczęściami za to, że nam pomoże przewyciężyć największe zło, jakie nam groziło, podobój wewnętrzny, równający się paraliżowi. »

Byłoby bardzo pożądanem, aby sfery socjalistyczne polskie, przeciwko którym ta dyskusja wymierzyła tak ciężki zarzut, wystąpiły z odpowiedzią i zagadnieniem swego stosunku do wojny, do socjologicznych idei, dołyły z otchłani burżuazyjnych ogólników.

KRUPIA POLITYKA

Król Jagiełło bił Krzyżaki
I pan Krupa chciał być taki....
Inne czasy — inna miarka.
Bije Krupa dziś Bismarka!

Gdy Aljanci szli w Karpaty,
Krupa z piasku kręcił baty,
Wołał « Ura » — « górą nasi », «
Dzielne syny wielkiej Kasi! »
Lecz wnet zwały się sny złote,
Djabli wzięli tę robotę.

Skoro z takich tuzów młódki,
Krupa, co ma umysł rzutki
A i gracz zeń nie na żarty.
Bierze w rękę inne karty :
W nich walety w pepeesy
Królem prawnuk zaś Teresy!

I marzenia nowe suną :
Krupie w głowie « złote runo »,
Choć mu prawią złe języki
Ze i z tej tu polityki
Taki ci pożytek wielki,
Jak gołemu z kamizelki!

Tandem tedy, nasz pan Krupa
Co mu łeb, — mądrości żupa,
Bo oleju zeń baryła, —
Do Wilhelma rżnie, co siła,
Zkąd i łaskaw nań zdobywca,
Prawie... jako ten pan z Żywca...

Z Żywca, gdzie jest Jadwiga szkółka!
Pełne grzędy, cała półka!
Więc bywajcie Jagiellony,
Tu czekają na was żony,
Co, choć z owsa nie ma ryżu,
One za to są, — ze Spizu!

Po Jagiellach pamięć zgasa
I przebrzmiały po nich hasła,
Mimo tego, jak przed laty,
W ślubne Wawel stroją szaty
A i w Jadwiga sny dziewicze!
Jadą, jadą królewicze!

Lecz że pierwszy kot za płoty,
Pierwszą bierze lejtenant floty,
Drugą zaś, pewnego ranku,
Niemal imci « pan Kochanku »,
Trzeciej, losu miłosierdzie,
Prawie króla śle w Olgierdzie!

I nastają z tego dziwa,
A nasz Krupa się rozplywa,
Gotów już, jak nie na zięcia,
Iść « w fagasy » Arcyksięcia
Bo to zaszczyt dla szlagona,
No i Polska też 'zbawiona!

Każdy powie, każdy przyzna,
Na psy zesłała by Ojczyzna,
Przepadyby Ojców ziemie.
Gdyby nie to krupie plemię!
Co jedyne ale w kaszy,
Jako perła Ziemi naszej!

Wiedźcie, Chłopy! Wiedźcie, Pany!
Krupa nasz nieporównany!
Dzień czy wieczór, noc czy rano,
Rośnie, gdzie go nie posiano,
Gębą miele, nie nie pyta
Dyplomata jest, — i kwita!

Jakoż nowe wstają zorze,
W nowym wschodzą nam kolorze.
Nowe światu dziś zwrotnice,
Nowe drogi w polityce...
A to wszystko Krupie dzięki
Bo to wszystko z jego ręki.

Taka oto Krupy miarka!
Zakasował ci Bismarka!
A jak łupił wróg tak łupi!
Psu na budę rozum Krupil!

Simplex

POLACY W ARMII KANADYJSKIEJ

(Z "Narodu".)

Toronto Exhibition Camp.

Piszący te słowa, od dwóch tygodni, należy do Amerykańskiego Legionu, sformowanego przez Amerykanów, na pomoc Anglii i aliantom.

Komendantem pierwszego uformowanego batalionu jest major Jolly, do niedawna major piechoty marynarki Stanów Zjednoczonych, a adjutantem batalionowym jest Mc. Rae, syn generała adjutanta armii Stanów Zjednoczonych.

Pomiędzy żołnierzami w kompanii mojej Co. jest W. Francis, bogaty fabrykant z Bostonu, i wielu zemożnych Amerykanów.

Legjon zaczęto formować dopiero w połowie grudnia — a liczy obecnie przeszło 1.500 ludzi — także już drugi batalion formują.

Wobec tego że bogaci Amerykanie dużo ofiarowali pieniędzy, będziemy świetnie wyekwipowani, maszynowych karabinów, zamiast czterech, mamy dziesięć i świetną kuchnię polową — automobilową. W kompanii mojej jest tylko jeden Polak, Tomaszewski, z Detroit, w orkiestrze Kusznierek także z Detroit. — W pierwszej kompanii A. jest z 15 Polaków, z których Stankiewicz jest z Chicago, Borawski i Motyka z Cleveland, skąd są inni nie wiem, bo oni tak, jak Stankiewicz mi mówil, nazwiska pozmienniali.

Czystej krwi Amerykanów jest najwięcej, ze stanu Alabany, aż 120 ludzi, ale i wszystkie inne stany są dobrze reprezentowane. Jest też pięciu czy sześciu żydów amerykańskich, którzy wstąpili, by okazać swoją solidarność z aliantami. W pułkach kanadyjskich jest bardzo dużo i Żydów i Polaków, tych pierwszych może nawet więcej od nas.

W obozie, w budynkach po wystawie kanadyjskiej, jest nas około 10.000. Mój legjon mieści się w pawilonie maszyn. Śpiemy na deskach, w kajutach piętrowych na okręcie.

Nigdy w wojsku nie byłem pierwej, więc nie wiem jak gdzieindziej żyją żołnierze. — My jesteśmy chyba wyjątkowym pułkiem nawet wśród kanadyjskich wojsk, bo niemal każdy studjuje na własną rękę wojskowe przepisy i ćwiczenia — tak, że, nic dziwnego, że po tygodniu, nasza kompania mogła posłać żołnierzy na warty obozowe.

Wobec doskonałego doboru ludzi, życie obozowe jest przyjemne. Karmią dobrze, a po ćwiczeniach od 8, 30 do 12 i od 2 do 4, 30, śpi się na twardych deskach tak dobrze jak na pierzynie.

W marcu, dywizja, do której należymy, odpływa do Anglii.

Mundury nasze są takie same, jak w armji kanadyjskiej, tylko na czapce i naramiennikach mamy odznaki z gwiazdkami amerykańskimi i napis — « American Legion ».

Jak mnie poinformowano, w 230.000 armii, jaką Kanada do tej pory wystawiła — Polaków jest co najmniej 40.000 — aponieważ teraz mają jeszcze powołać pod broń 270.000 ludzi, więc liczba znacznie wzrośnie. Jest to wszystko rozsypane po rozmaitych pułkach. W trzecim batalionie (178), 48 pułku szkockich Highlanderów jest wielu Polaków. — Spotkałem dziś kilku na mszy i serdecznie się z nich uśmiełem — bo Szkoci spodni nie noszą, a tylko krótkie spodniczki i pończochy po kolana. Oni nie wiedzieli co zrobić z kolanami swemi nagimi. Ja zostałem zaliczony do Skautów i w dodatku, prócz zwykłej służby, muszę odbywać dodatkowo trzy razy na tydzień wieczorem skautowskie ćwiczenia. Jest to służba wywiadowa i najniebezpieczniejsza — nazywają nas oddziałem samobójców. To nie przeszkadza temu, że więcej ochotników się podało jak potrzeba było.

Z pułku księżnej Patrycji z 3.450 ludzi — zostało tylko 13 — reszta albo poległa — albo byli ranni. Ilu z nas po kilku miesiącach wojny pozostanie?

Ze względu na mój wiek, wstąpiłem, za specjalnym pozwoleniem generała Samuela Hughes'a, ministra kanadyjskiej milicji i proponowano mi, ażeby pozostał oficerem, ale odmówiłem, bo umundurowanie kosztuje przeszło 200 dolarów, a kurs trzymiesięczny drugie tyle, a w dodatku postanowiłem mnie do Europy za jakie



ODPOWIEDZI REDAKCJI

Pani Hel. Raw. De. Szesnastoletnia poetka ma talent i powinna strzedz go i kształcić na chwałę literatury ojczystej. Nadesłanych nam łaskawie poezji nie wydrukujemy i dlatego jedynie, że przedmiot ich jest nadto oderwany od trosk, bólów, nadziei i zawodów chwili bieżącej. Nie jest to usterką, jeno jest to dla nas przeszkodą, ileż od nas czytelnik i w tym dziale wymaga związku bezpośredniego z dziejowym momentem.

Panu K. A. I. w *Josselin*. Dziękujemy serdecznie za pamięć, za nadesłane łaskawie adresy. Skorzystamy. Oczywiście, że poszukujemy zawsze prenumeratorów w myśli zapewnienia pismu mocniejszej podstawy. Ks. R. znamy oddawna, liczymy na liście. Myśl spopularyzowania muzyki polskiej, oper polskich kołacze się tu w kolonji od lat. Z drobnymi utworami udaje się to jeszcze jako tako, lecz, co do oper, to przeciwności wymagają tysięcy i tysięcy kapitału. Wystawienie oper rosyjskich nie jest argumentem, a raczej potwierdza jeno ten pewnik. Popularyzacja ich pochłoneła tysiące i weszła w rachunek wydatków, przeznaczonych wogóle na krzewienie rzeczy rosyjskich. Nie mamy po temu pomocy skarbu polskiego, państwa polskiego. Przed wojną był nawet projekt wystawienia « Halki », « Hrabin », « Manru » itd., projekt obliczony narazie na krociową stratę w myśl idei. Teraz atoli o tem nie podobna roić. Gdyby nawet, co rzecz wątpliwa, znalazł się dość bogaty mecenas, to i ten by się uląkł bardzo słabego powodzenia wszelkich widowisk teatralnych. Co do utworów muzycznych polskich, te mogłyby mieć nawet duże powodzenie, gdyby był kapitalik na wydawanie nut... Jako przykład, może posłużyć, iż odbite przez nas w « Polonii » dwie pieśni narodowe « Jeszcze Polska » i « Boże, coś Polskę » sprzedają się ciągle. Wydawnictwo przeciw szeregu pieśni, choć naszym zdaniem, nawet zyskowne, wymaga kapitału, którego nie posiadamy. Inicyjatywa postronna w tym kierunku drzemie. Wielka możność i zamożność Kolonji polskiej we Francji nigdy się nie troszczyła o te drogi pewnej, niezawodnej i niesłychanie doniosłej propagandy. Muzyka polska we Francji, Anglii, Włoszech, Hiszpanji, na całym zachodzie Europy, była i jest nieznaną.

Panu B. bez uprzedzenia. Odpowiednika na wyraz pochodzenia łacińskiego « okupacja » nie ma w języku polskim, może dlatego, że Polacy nigdy nie uciekali się do okupacji, w rozumieniu « wojskowego zajęcia i rządzenia ziemią nieprzyjacielską ». Wygotowywać, wygotować, znaczy, gotując, ważąc wypędzać przez ulotnienie lub wydobywać pewne części a równocześnie znaczy czynić gotowym jaki przedmiot, na przykład, « wygotować listy dla kogo, instrukcję » i. t. d. Mamy w tej mierze, każdej chwili, do jego dyspozycji Słownik Wileński i Słownik Lindego.

Pani Leokadi A. Nie, SzPani, są naszczęście Polacy, którym się należy hold od ogółu społeczeństwa. Okoliczność, że SzPani nie otrzymała imiennego zaproszenia wcale a wcale Jej nie usprawiedliwia, szło bowiem nie o Jej osobiste uczestniczenie, lecz o złożenie holdu imieniem ogółu polskiego. Znaczy to, że SzPani, jest w zupełnym porządku towarzyskim, jako osoba prywatna, lecz wzamian w zupełnej rozterce z obowiązkami Polki.

Przyjacielowi z Prowancji. Wyraz « niepodległościowość » nie istnieje w języku polskim: jest to dziwłag gramatyczny a bodaj nawet i polityczny; urabiany od tegoż wyrazu przymiotnik « niepodległościowy » jest barbarzyństwem, uwłaczającym duchowi języka. Mówić, pisać i wyznawać należy tylko « niepodległość » i « niepodległy ». « Niepodległościowości » nie ma, jak nie ma « miłościowości », « starościowości » i. t. p. Pod względem politycznym, « niepodległościowość » jest konceptem ponownego wynalezienia prochu. Dążenie do niepodleg-

łości jest naturalnym, wrodzonym i niuniknionym ideałem każdego przedstawiciela narodu niewolnego. Wyrzeczenie się tego dążenia zaś prostem zaprzeczaniem swej własnej narodowości. Niepodległość Armenji może być « programem » Anglii, — lecz nie Armenji, która, sama przez się, we wszystkich swych warstwach, do « niepodległości » dążyć musi. « Wolnościowy » jest takim samym błędem ludzi nie znających języka ojczystego.

Panu Kazimierzowi L. Nigdy nie słyszeliśmy o odmowie tego rodzaju ze strony p. Barthou i tego rodzaju odmowy nie mogliśmy poczytać za brak przyjaźni bodaj dla tej ważnej racji, że zależy kto i w jakich warunkach doń występował. I Sienkiewicz ma swoje powody uzasadnione niewątpliwie, bo odmawia stale, od początku wojny, nie tylko konferencji politycznych, których odeń nie żądano, ale wogóle konferencji.

VITTEL

GRANDE SOURCE

poleca się cierpiącym na :
ARTRETYZM — SKLEROZE
REUMATYZM — PODAGRE

DENTS

SOINS, POSE et REPARATIONS
de SUITE, Broch. gratis et franco.
Louvre Dentaire 73, Rue Rivoli
Face Samaritaine.

MAGAZYN CHARLES
KUSNIERSKI 39, rue de Moscou, 39
Pierwszorzędne modele paryskie
Ceny Umiarkowane

MAROQUINERIE & BRONZES
PORTE-PLUME « IDEAL », WATERMAN
20, boulevard Montmartre, PARIS

• FUTRA — WYROBY FUTRZANE •
REPARACJE — PRZERÓBK
S. BESTER
• 4, rue Richer, 4 — PARIS •

LE PIANISTE VIRTUOSE **EDMOND HERTZ**
— LEÇONS PARTICULIÈRES —
PRIX DE GUERRE
10, rue Simon-Dereure (Avenue Junot)
DE 3 A 6 HEURES

UN INSTITUTEUR POLONAIS, travaillant dans les mines, cherche une place. Il peut donner des leçons de piano, de violon ou de cythare. Prière de s'adresser à l'Administration de « Polonia ».

INTROLIGATOR **J. PAUTENIS**
OPRAWY ZŁOCENIA 7, rue VALETTE, 7
wszelkiego rodzaju PARIS

PAUL LEIBEL

BIJOUX
« ORFEU »



Fabryka
WYROBÓW JUBILERSKICH
14, Rue de Paradis — PARIS

BRONCHITES
ASTHME · TOUX · CATARRHE
GLOBULES du D^r DE **KORAB**
A L'HÉLÉNINE DE
EXPERIMENTÉS DANS LES HOPITAUX DE PARIS
2 à 4 par jour
CHAPÈS 12, RUE DE LISLY PARIS

FUTRA **HENRI HUT**
66, rue de Provence, 66

ANTIQUITÉS ET OBJETS D'ART
J. BAUER
ACHAT — VENTE — ÉCHANGE
37, rue des Martyrs — PARIS

MARCELI BARASZ wydawnictwo kart
35, RUE EUGÈNE-CARRIÈRE, pocztowych, bromo-
PARIS wych — studjów wakade-
mickich; próby wysyła
za zaliczeniem.

S. ZIFFER PRACOWNIA FUTER
WSZEKICH RODZAJÓW
126, rue Saint-Denis, 126 — PARIS

BIENENFELD JACQUES
KUPUJE : PERŁY, — DROGIE KAMIENIE
— BIŻUTERJE OKAZYJNE —
PARYŻ, 62, rue Lafayette, 62
Téléph: CENTRAL, 90-10
MADRYD, 11 & 12, Puerta del Sol

FOURRURES & PELLETERIES
Garde pendant l'été
E. REIFEN
19, rue Auber — PARIS

WIELKIE ZAKŁADY
— OGRODNICZE —

(Właściciel : **Edm. DENIZOT**)
polecają:
WSZEKIE DRZEWA OWOCOWE,
OZDOBNE, FORMOWANE, etc.
Cenniki na żądanie darmo i oplatnie
Adres: **E. DENIZOT**
Grandes Pépinières — **MEAUX**
(Seine-et-Marne)

FOURRURES & PELLETERIES
E. FISCH
48, rue Grenéta — PARIS

Librairie **GARNIER Frères**
6, Rue des Saints-Pères, Paris (VII^e)
Słownik Francusko-Polski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.
Słownik Polsko-Francuski, z podaniem sposobu wymawiania, zawierający wyrazy potoczne, niezbędny w podróży, tom oprawny w płótno miękkie, 32^e 2 fr.
Dwa wymienione słowniki, oprawne w jeden tom, w skórę miękką, cielęcą. 4 fr 50 cent.
Wysyła się franko za przekazem pocztowym
Do nabycia we wszystkich księgarniach i w Administracji « Polonii ».

LE GÉRANT : P. NEVEU
PARIS.— IMP. LEVÉ, 71, RUE DE RENNES.